

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

SAMEDI 20 JANVIER 1917

Ce matin a lieu le premier départ de déportés de Bruxelles. Il fait très froid. Il tombe par intervalle de la neige fondue. Je m'achemine, dans la demi-obscurité du mauvais jour d'hiver qui se lève, vers la gare du Midi. Çà et là passe un officier allemand qui se rend, rasé de frais, botté et sanglé, l'air important, comme à une manoeuvre, à l'enlèvement de nos malheureux compatriotes.

Des uhlands, des soldats à pied, des « *polizei* » font, devant la gare, circuler la foule, composée surtout de gens du peuple, parents et amis de ceux qui vont partir et auxquels ils veulent jeter un dernier mot de sympathie. On est frappé du silence relatif qui règne ; les voix murmurent plutôt qu'elles ne parlent ; il plane une tristesse accablée sur tous ces gens.

Les hommes convoqués doivent entrer dans la gare par la rue de France. Ils arrivent seuls, quelquefois à deux. Ils portent des « *baluchons* » de toute espèce ; beaucoup ont une valise, sur le bras une bonne couverture de voyage ; marchant d'un pas rapide, sans regarder autour d'eux, ils semblent presque des voyageurs ordinaires

pressés par l'heure du train ; évidemment, ils «*crânent* » un peu ; ils veulent ne pas se laisser aller à l'émotion, avoir de la tenue devant ce public, surtout devant ceux des leurs qui viennent leur dire l' « *au revoir* » définitif et les regardent encore derrière un cordon de soldats établi un peu plus loin. Il arrive que, trompant la vigilance de ces soldats, un parent, un ami traverse le barrage avec le « *voyageur* », et je vois une femme arriver avec son mari jusqu'à l'entrée de la rue de France, où des soldats les séparent, tandis qu'elle pleure.

Une fois engagés dans la rue de France, dont un des côtés est formé d'un long mur clôturant la gare et où règne le vide, l'accès en étant strictement interdit en ce moment au public, les convoqués vont assez loin encore, puis ils disparaissent sous une porte qui donne sur un des quais extérieurs de la station, et l'on ne sait plus rien d'eux. En somme on ne voit qu'un triste mur derrière lequel il se passe quelque chose, mais que l'on sait – hélas ! – infiniment plus triste encore.

Cependant le public semble s'énerver, les soldats chargés du service d'ordre aussi. Au coin de la rue d'Allemagne et de la rue de Prusse, en face de l'entrée de la rue de France, se trouve un café qui est un excellent poste d'observation pour assister à l'arrivée des chômeurs. Il est bondé de curieux et il commence à devenir bruyant. Un officier accourt, des soldats y pénètrent et le font

évacuer. Et pour que la note grotesque ne manque pas au milieu de toute cette tristesse, du cabaret ainsi dégorgé sort en dernier lieu un bonhomme à moitié pochard qui s'en va de groupe en groupe clamer, en ponctuant sa phrase d'un juron : « *Quel spectacle ! Les Belges ne sont plus des Gaulois !* »

Les opérations à l'intérieur de la gare ont duré toute la matinée. Un représentant des légations s'y trouvait avec ceux des communes. Mais tous étaient relégués à l'extrémité du quai de droite, loin de l'endroit où se faisait le contrôle allemande ; les hommes contrôlés définitivement réquisitionnés passaient rapidement devant eux, et les délégués leur tendaient par dessus une grille les secours qui leur étaient destinés (voir ce que j'ai dit à ce sujet avant-hier). Défense aux délégués d'entamer la moindre conversation avec les déportés. Ils étaient seulement autorisés à leur demander à quelle commune ils appartenaient ; ce renseignement leur était indispensable pour la comptabilité des secours distribués.

Le train qui a emmené nos infortunés compatriotes était composé de voitures à voyageurs, et chauffé. Mais combien de temps le sera-t-il resté? Et le froid n'a fait que s'accroître dans la journée! (1)

(1) Voir le 24 janvier des chiffres au sujet de ce départ.

18 janvier 1917 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19170118%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Notes de Bernard Goorden.

« *Les rafles d'hommes à Bruxelles* », chapitre 1 de 1917 de la traduction française du chapitre 39 (volume 2 : « *The seizures at Brussels* ») des mémoires de **Brand Whitlock** qui avait été nommé ambassadeur des Etats-Unis en Belgique, évoque principalement les rafles de chômeurs à Bruxelles, à partir du 20 janvier 1917 et reproduit l'affiche allemande du 18 janvier, intitulée « **Le Transfert des chômeurs** », constituant un « *Avis du gouverneur, lieutenant général Hurt, en date du 12 janvier 1917* » :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201917%20CHAPITRE%2001.pdf>